Valerio Adami, Jacques-Olivier Bégot, Daniel Bournoux, Régis Debray,
Élisabeth de Fontenay, Françoise Gaillard, Jean Galard, Marc Goldschmit,
Marie-Louise Mallet, Élisabeth Roudinesco et Peter Sloterdijk

Un jour Derrida

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Les Lumières à l'ordre du jour

Jacques-Olivier Bégot

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1374

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Année d'édition : 2006

Date de mise en ligne : 17 janvier 2014

Collection : Paroles en réseau

ISBN électronique : 9782842461980

<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BÉGOT, Jacques-Olivier. *Les Lumières à l'ordre du jour* In : *Un jour Derrida* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2006 (généré le 02 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1374>>. ISBN : 9782842461980. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1374>.

Les Lumières à l'ordre du jour

Jacques-Olivier Bégot

« Le plus difficile, c'est l'invention du ton, et avec le ton, de la scène qu'on peut faire, qu'on se laisse faire, la pose qui vous prend autant que vous la prenez. »

*Papier machine*¹

Pour surgir au détour d'un entretien, une telle confiance n'a rien d'anecdotique, et il n'y a sans doute rien de fortuit à ce que ce soit justement la question du ton, de la justesse du ton qui apparaisse comme « le plus difficile ». À cette difficulté, Derrida aura tenté de trouver une réponse dans la multiplication, dans l'incessante variation et l'alternance de tous les tons, sur tous les tons, pour mieux défaire les scènes que tant d'autres lui préparaient, y échapper, les rejouer ailleurs et autrement, et se déprendre des poses qu'il fallait bien pourtant prendre à chaque fois. Réinventer cette polyphonie et ce déplacement généralisés, déjouer incessamment tous les pièges de l'identification sans pour autant se soustraire à la contrainte de la scène du débat public, aux rôles qu'il impose et aux identités qu'il prescrit, tel est peut-être le battement le plus intime de la pensée et de l'écriture de Derrida.

Des diverses figures qu'a empruntées cette passion de la désappropriation, cet effort permanent pour échapper à toute fixation, à toute assignation d'une identité « unilatérale », pour reprendre l'épithète très juste de Sloterdijk, l'une des plus insistantes a pris la forme d'une résistance obstinée et acharnée à la définition. Inlassablement, celui qui avait pourtant introduit le mot et le motif, sinon le programme, de la « déconstruction », s'est évertué à contester radicalement l'autorité de la question « qu'est-ce que ? », à empêcher toute réduction d'un travail de pensée et d'écriture particulièrement foisonnant à la simplicité d'un mot d'ordre, d'une méthode ou d'une discipline nouvelle. Non que Derrida, comme chacun sait, se soit borné à refuser par principe toute réponse à la question « qu'est-ce que la déconstruction ? » – le geste de renversement, de négation abstraite aurait été infiniment trop simple et comme tel sans portée –, mais il a préféré procéder en ne cessant de compliquer et de surdéterminer les attendus de tout énoncé définitionnel, comme dans ce passage de la conférence « Le “Monde” des Lumières à venir », que je privilégie aujourd'hui pour honorer le motif du « jour » qui donne son titre à cette journée organisée par Daniel Bounie :

« La déconstruction, si quelque chose de tel existait, cela resterait à mes yeux, avant tout, un rationalisme inconditionnel qui ne renonce jamais, précisément au nom des Lumières à venir, dans l'espace à ouvrir d'une démocratie à venir, à suspendre de façon argumentée, discutée, rationnelle, toutes les conditions, les hypothèses, les conventions et les présuppositions, à critiquer inconditionnellement toutes les conditionnalités, y compris celles qui fondent encore l'idée critique, à savoir celle du *krinein*, de la *krisis*, de la décision et du jugement binaire ou dialectique². »

La grammaire de cette parodie de définition joue d'une ironie sans fond, puisque ce n'est pas au présent de l'indicatif, mais bien au conditionnel que

42

Les Lumières
à l'ordre du jour
par Jacques-Olivier Bégot

s'énonce ce que *serait* la déconstruction, « si quelque chose de tel existait », très exactement ce qu'elle « resterait », comme si, après tout, plus de quatre décennies après la traduction et le commentaire de *L'Origine de la géométrie*, le devenir même de la déconstruction, les innombrables traces de sa mise en œuvre, pour ne pas dire de sa mise en jeu, avaient fini par rendre inessentiel l'attachement plus ou moins fétichiste à un nom dont rien ne garantit qu'il renvoie à une réalité existante appelée « déconstruction ». Mais il y a plus : déjà mise à mal par le passage au conditionnel et par la substitution du verbe « rester » au verbe « être », la logique de la définition est encore érodée par le flottement de la grammaire, qui permet en effet d'attribuer deux valeurs à ces conditionnels. Comme n'importe quel autre verbe conjugué au conditionnel présent, le « resterait » que sollicite ce passage (« La déconstruction, si quelque chose de tel existait, cela resterait à mes yeux... »), peut certes s'entendre comme un « potentiel », pour reprendre le terme des grammairiens, et donc renvoyer à l'expression d'un souhait, d'une hypothèse, c'est-à-dire en somme d'une *possibilité* appelée à se réaliser, à devenir présente et effective dans un futur plus ou moins lointain, mais il peut tout aussi bien s'entendre, notamment avec l'incise « si quelque chose de tel existait », comme ce que les mêmes grammairiens appellent un « *irréel* du présent ». Rien, dans la grammaire de la phrase de Derrida, ne permet de trancher en faveur de l'une ou l'autre lecture, et toute la portée du passage tient peut-être d'abord à la manière dont il reste suspendu entre ces deux valeurs du conditionnel, à la façon dont il perturbe le partage du réel, du possible et de l'irréel sans lequel aucune ontologie ne peut s'installer.

Quelles conséquences faut-il en tirer et comment lire la suite de cette pseudo-définition qui s'ouvre sur une ambiguïté sans fond ? Comme s'il voulait rétablir l'équilibre et conjurer la menace que l'accumulation de ces conditionnels et des précautions qui les accompagnent fait peser sur sa phrase, comme s'il tenait, d'autre part, à rendre justice à l'intitulé du congrès où ce texte fut d'abord prononcé, « Avenir de la raison, devenir des rationalités », Derrida recourt en effet aussitôt à des termes qui peuvent surprendre : « La déconstruction, si quelque chose de tel existait, cela resterait à mes yeux, avant tout, un rationalisme inconditionnel ». Le tremblement qui affecte le début de la phrase, jusque dans son rythme haché par la prolifération des virgules, cette hésitation semblent soudain s'interrompre et la phrase, grâce à un brusque changement de ton, reprend son assurance lorsqu'elle débouche sur ce qui ressemble à s'y méprendre à une identification dogmatique, ou du moins sur l'affirmation décidée d'une appartenance sans conditions, sans restrictions ni réserves critiques apparentes : « un rationalisme inconditionnel ». Tout semble se passer comme si, au bout du compte, la déconstruction demeurerait fidèle à ce qui constitue peut-être la veine la plus canonique d'une tradition qu'elle avait pourtant semblé commencer par ébranler en profondeur, comme si, en somme, une fois retombées les provocations initiales et comme revenue de ses égarements immatures, elle finissait par se ranger sous la bannière vénérable du rationalisme et par se réconcilier avec ses adversaires d'hier et d'avant-hier.

L'ironie du passage consiste pourtant à encadrer cet apparent repentir et cette surprenante affiliation par deux coups de semonce aussi discrets que

43

Les Lumières
à l'ordre du jour
par Jacques-Olivier Bégot

ravageurs qui font exploser le sens tant du substantif « rationalisme » et la valeur du suffixe que de l'épithète « inconditionnel », si bien que l'expression, qui pouvait sembler familière, finit par devenir méconnaissable, inappropriable. À la mise en question initiale de la forme même de la définition répond en effet un déplacement du programme même du rationalisme, qui se voit simultanément défini et outrepassé en ces termes :

« Ne renonce[r] jamais, précisément au nom des Lumières à venir, dans l'espace à ouvrir d'une démocratie à venir, à suspendre de façon argumentée, discutée, rationnelle, toutes les conditions, les hypothèses, les conventions et les présuppositions, à critiquer inconditionnellement toutes les conditionnalités, y compris celles qui fondent encore l'idée critique, à savoir celle du *krinein*, de la *krisis*, de la décision et du jugement binaire ou dialectique. »

Dans sa radicalité même, dont Derrida joue ici à multiplier les marques, la fidélité à la tradition du rationalisme emporte donc toute appartenance au-delà de ses limites et ouvre sur une tâche inédite et tout entière tournée vers l'« à venir », vers ce que le titre de ce texte nomme « Le “Monde” des Lumières à venir ». Selon un mouvement qui mériterait une analyse patiente et nuancée, ce passage d'un des derniers textes publiés par Derrida fait ainsi écho au geste que près de vingt ans plus tôt, Foucault avait lui aussi amorcé dans ses derniers cours au Collège de France, lorsqu'il avait entrepris de relire le bref opuscule où Kant proposait sa propre réponse à la question « Qu'est-ce que les Lumières ? ». De même que Foucault, tout en reconnaissant la valeur inaugurale de cette prise de position philosophique inédite, soulignait la nécessité de transformer les termes mêmes de la réponse de Kant pour demeurer fidèle à l'inspiration critique d'une « ontologie de l'actualité », Derrida en appelle aux présupposés mêmes du rationalisme des Lumières pour marquer la nécessité d'une radicalisation et d'un approfondissement, d'un *élargissement* critique de la critique : ce sont les exigences mêmes de l'héritage rationaliste, pour peu qu'il soit entendu dans toute la rigueur de son inconditionnalité, qui requièrent sa remise en question permanente. En somme, selon une aporie dont il faudrait longuement analyser la structure et la portée théoriques, éthiques et politiques, la fidélité la plus rigoureuse appelle nécessairement l'infidélité.

Si je me suis permis de séjourner quelque temps dans les parages d'une seule et même page de Derrida, c'est non seulement parce que ces lignes, à mes yeux, marquent peut-être une des avancées les plus risquées de ce qui s'est engagé sous le nom de « déconstruction », mais c'est aussi pour moduler le motif du jour dont le texte de présentation de Daniel Bounoux déploie déjà certaines harmoniques. Si, dans ce passage, Derrida s'en tient, une fois n'est pas coutume, à la singularité d'une seule langue, à l'exception de la référence au *krinein* et à la *krisis*, c'est sans doute en vertu des ressources privilégiées de l'idiome, puisque, à la différence des autres langues entre lesquelles circule constamment l'écriture de Derrida, le français est la seule langue à nommer « les Lumières » au pluriel, selon le régime du « plus d'un » qui a pu finir par devenir caractéristique de l'idiome de la déconstruction³. S'il n'y a jamais simplement l'*Aufklärung*,

44

Les Lumières
à l'ordre du jour
par Jacques-Olivier Bégot

l'*Enlightenment* ou l'*Illuminismo*, mais toujours « les Lumières », plus d'une lumière et plus d'un éclairage, c'est que le jour n'a jamais la simplicité ou la limpidité que lui prête la tradition que Derrida n'a cessé d'interroger. Si la déconstruction prolonge les Lumières, c'est parce que les rayons qu'elle dirige sur ses objets ne sauraient renvoyer à une origine unique, parce qu'ils ne se rassemblent autour de l'unité d'aucun foyer originaire et obéissent à une optique inédite, où le prisme occuperait une place centrale. En appeler, de manière inédite, à des « Lumières à venir », travailler au tracé de cet « espace à ouvrir » qui donnerait lieu à une « démocratie à venir », de telles tâches, où convergent sans s'unifier les éléments épars d'une définition de ce que « resterait » aujourd'hui la déconstruction, impliquent donc une autre délimitation proprement critique du jour et des Lumières. Ce qui se tient dans la lumière du jour ne va jamais sans son ombre, qui l'accompagne comme un double ou comme un spectre lui ménageant la ressource d'un incognito. Les reproches d'obscurité régulièrement adressés à Derrida ne pouvaient donc que manquer l'essentiel : si Derrida n'a cessé d'interroger et de compliquer la valorisation unilatérale de la lumière comme élément de la connaissance vraie de l'être absolu, ce n'est pas pour célébrer les mystères d'on ne sait quel obscurantisme, mais pour arpenter autrement l'élément de la phénoménalité, pour suivre et accompagner le tracé de la ligne d'ombre qui forme le sillage de toute pensée critique digne de ce nom.

À terme, et comme ce passage décidément décisif le suggère sous le nom de « démocratie à venir », l'enjeu de cette infidèle fidélité au rationalisme, « au nom des Lumières à venir », ce n'est peut-être au fond rien d'autre que l'ouverture et la mise en lumière d'une nouvelle pensée et de nouvelles pratiques de l'espace public, de ce qu'on appelle en allemand *die Öffentlichkeit*, d'un terme difficile à traduire s'il faut y laisser résonner à la fois la valeur de la publicité de ce qui existe pour se présenter en public et celle de l'ouverture, si ce n'est de la franchise, *Offenheit*⁴. « Démocratie à venir », cela suppose donc ce nouveau partage où Derrida inscrit sa fidèle infidélité à l'idéal des Lumières. Au prisme d'un tel « rationalisme inconditionnel », il s'avère en effet impossible de s'en tenir à l'opposition « binaire ou dialectique » du jour et de la nuit. *Voyous* le précise en des termes aussi tranchés que nuancés :

« Une démocratie doit être de part en part publique et phénoménale, chose des Lumières. Mais comme elle doit aussi reconnaître, *au nom de la démocratie*, le droit au secret, les choses se compliquent encore⁵. »

Ce double devoir ou cette double injonction contradictoire qui fait à la fois le prix et la fragilité de toute démocratie, à moins qu'il ne soit ce qui empêche à jamais toute démocratie de se mesurer à sa propre essence sans mesure, Derrida en a également, très lucidement, reconnu la dimension intrinsèquement historique, qui oblige à l'invention infinie de nouvelles scènes, de nouveaux tons et de nouvelles poses, selon les termes du texte que je citais en commençant. En conclusion de « La démocratie ajournée », un des textes qui nouent le plus étroitement la question du jour et celle de la démocratie, Derrida remarquait en effet : « Déjà les jours sont comptés : à

une *autre vitesse*, le jour s'annonce où le *jour* touche à sa fin ». Et la phrase suivante précisait le sens de cette fin annoncée en ces termes :

« Le jour s'annonce où le jour (la visibilité de l'image et la publicité du public mais aussi l'unité de rythme quotidien, mais aussi la phénoménalité du politique, mais aussi peut-être et du même coup son essence même) ne sera plus la *ratio essendi*, la raison ou la ration des effets télématheoriques dont nous venons de parler⁶. »

De proche en proche, et au fur et à mesure de la répétition des trois « mais aussi », ce qui s'annonce n'est rien de moins qu'une mutation de l'essence même du politique et de ce qui lie, depuis son institution, l'essence du politique à un certain régime de visibilité. Question pour médiologues, peut-être⁷.

Il resterait à comprendre comment le jour où le jour touche à sa fin est, paradoxalement, le jour où se fait jour l'exigence des « Lumières à venir », non sous la forme d'un énième « retour » aux Lumières historiques, mais comme une relance transformatrice, inséparablement fidèle et infidèle, bref une mise à jour, à l'ordre du jour, de ce qu'il est également arrivé à Derrida de nommer « l'idéal des Lumières » : « Rester fidèles à l'idéal des Lumières, de l'*Aufklärung* ou de l'*Illuminismo*, tout en reconnaissant ses limites », n'est-ce pas le meilleur moyen de « travailler aux Lumières de ce temps, de ce temps qui est le nôtre – *aujourd'hui*⁸ » ?

Il suffit de se souvenir qu'un jour, même s'il ne dure pas, même s'il est voué à disparaître dans la nuit, même s'il est par définition radicalement fini, c'est aussi, s'il faut s'en remettre une dernière fois aux ressources de l'idiome, la brèche, l'ouverture ou le trou qui permet, par exemple, de guetter la venue de nouvelles Lumières. Tel est peut-être, en définitive, le flagrant secret que nous livre, jour après jour, la lecture de Derrida.

46

Les Lumières
à l'ordre du jour
par Jacques-Olivier Bégot

Notes

1. DERRIDA, Jacques, Papier machine, Paris, Galilée, 2001.(NdÉ)

2. « Le "Monde" des Lumières à venir (Exception, calcul et souveraineté) », conférence prononcée à l'ouverture du congrès « Avenir de la raison, devenir des rationalités » (août 2002), reprise et publiée dans *Voyous*, Paris, Galilée, 2003, p. 197.

3. En regard de cet extrait du « "Monde" des Lumières à venir », il faudrait placer ce passage de *Mémoires pour Paul de Man*, et lire la manière dont il propose lui aussi, mais à sa manière, quelque chose comme une « définition » de la déconstruction : « Si j'avais à risquer, Dieu m'en garde, une seule définition de la déconstruction, brève, elliptique, économique comme un mot d'ordre, je dirais sans phrase : *plus d'une langue* » (*Mémoires pour Paul de Man*, Paris, Galilée, 1988, p. 38).

4. À partir de là, il serait tentant de confronter cette problématique au jugement lapidaire, péremptoire et comme sans appel de Heidegger au sujet de l'*Öffentlichkeit* : *Die Öffentlichkeit verdunkelt alles*, « la publicité obscurcit tout » (*Sein und Zeit*, 18. Auflage, Tübingen, Niemeyer, 2001, § 27, p. 127). L'enjeu d'une telle confrontation ne serait pas tant d'interroger les présupposés philosophiques et idéologiques de ce renversement ou de déceler les raisons qui conduisent Heidegger, en ce point de l'analytique existentielle, à faire de la phénoménalité, de la lumière de l'espace public un obstacle dont l'obscurité empêche le *Dasein* d'accéder à la transparence de son authenticité – autrement dit, il ne s'agirait pas tant de dénoncer la face d'ombre de cette hostilité manifeste à l'horizon lumineux de la sphère publique, que de préciser le sens et la portée du déplacement que Derrida fait subir à ce partage binaire de l'ombre et de la lumière.

5. *Voyous*, op. cit., p. 97 (c'est moi qui souligne).

- ^{6.} « La démocratie ajournée », dans *L'Autre cap*, Paris, Minuit, 1991, p. 123-124.
- ^{7.} Au sujet du lien entre publicité et *polis*, voir également les analyses de J.-P. Vernant sur le *mésos*, notamment dans *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, P.U.F. (Quadrige), rééd. 1997, chap. IV, en particulier p. 46 sq.
- ^{8.} *L'Autre cap*, *op. cit.*, p. 77.